

— Réunit-il les conditions de fortune, de position sociale... de...

— Il s'agit d'un sous-lieutenant sans nom, sans fortune, et qui est le plus galant homme que je connaisse. Il aime Ernestine, il en est aimé. Qu'avez-vous à objecter ?

— Ce que j'ai à objecter ? un homme de rien, qui n'a que la cape et l'épée, épouser *la plus riche héritière de France*... Allez donc ! jamais je ne consentirai à un mariage aussi disproportionné ; au moins M. de Morvand avait la perspective de devenir ministre, ambassadeur... président du conseil, monsieur.

— Vous voyez donc bien, mon cher monsieur, qu'il faut que je vous force la main en mettant un prix à votre consentement.

— Mais, seion vous, monsieur, en agissant ainsi par intérêt, je fais une chose...

— Honteuse !... Mais peu m'importe, pourvu que le bonheur d'Ernestine soit assuré.

— Et c'est moi, capable d'une chose honteuse, que vous osez proposer à vos électeurs ! s'écria le baron triomphant ; c'est ainsi que vous voulez abuser de leur confiance en politique en leur donnant, comme représentant... de notre opinion, une personne que...

— D'abord, mes électeurs sont des imbéciles, mon cher monsieur ; je n'ai nullement brigué leur suffrage, ils se sont imaginé que, parce que j'étais marquis, je devais être partisan fanatique du trône et de l'autel comme leur député défunt. Il m'ont dit qu'en cas de refus, ils me priaient de leur désigner quelqu'un qu'ils acceptaient d'avance... Je leur désigne un candidat de leur opinion et parfaitement capable de les représenter (ce n'est pas vous louer, mon cher monsieur, que de vous dire que vous valez au moins leur défunt député) ; le reste les regarde ; car je n'ai pas besoin de vous dire que tout à l'heure je plaisantais en vous parlant de notre conformité d'opinion ; c'était un moyen d'arriver à l'offre que je vous ai faite et que je vous réitère. Maintenant, vous me demandez peut être pourquoi, ayant la conviction de pouvoir vous faire retirer la tutelle de mademoiselle de Beaumesnil, je ne le fais pas tout d'abord ?

— Oui, monsieur, je vous adresserai cette simple question, dit le baron de plus en plus accablé.

— Ma réponse sera bien simple, mon cher monsieur, je ne crois pas que, parmi les personnes à qui serait confiée cette tutelle, il y ait un homme d'assez de cœur et d'esprit pour comprendre que *la plus riche héritière de France* peut épouser un galant homme, sans nom et sans fortune... Or, comme j'aurais difficilement, sur un autre tuteur, le moyen d'action que j'ai sur vous, ce changement de tutelle ne peut qu'être défavorable à mes projets, puisqu'il vous porte un coup irréparable. Maintenant, réfléchissez et choisissez ; demain, je vous attendrai chez moi avant dix heures.

Et le marquis sortit, laissant M. de La Rochauguë dans une pénible perplexité.

(La suite au prochain numéro.)



Car ils y étaient encore à minuit.

FRANÇOIS LE CHAMPI

PAR

GEORGE SAND.

(Suite et fin.)

XXV

Depuis ce moment-là le Champi fut si triste que c'était pitié de le voir. Il travaillait comme quatre, mais il n'avait plus ni joie ni repos, et Madeleine ne pouvait pas lui faire dire ce qu'il avait. Il avait beau jurer qu'il n'avait amitié ni regret pour Mariette, Madeleine ne le voulait croire, et ne trouvait nulle autre raison à sa peine. Elle s'affligeait de le voir souffrir et de n'avoir plus sa confiance, et c'était un grand étonnement pour elle que de trouver ce jeune homme si obstiné et si fier dans son dépit.

Comme elle n'était point tourmentante dans son naturel, elle prit son parti de ne plus lui en parler. Elle essaya encore un peu de faire revenir Mariette, mais elle en fut si mal reçue qu'elle en perdit courage, et se tint coi, bien angoissée de cœur, mais ne voulant en rien faire paraître, crainte d'augmenter le mal d'autrui.

François la servait et l'assistait toujours avec le même courage et la même honnêteté que devant. Comme au temps passé, il lui tenait compagnie le plus qu'il pouvait, mais il ne lui parlait plus de la même manière. Il était toujours dans une confusion auprès d'elle. Il devenait rouge comme feu et blanc comme neige dans la même minute, si bien qu'elle le croyait malade, et lui prenant le poignet pour voir s'il n'avait pas la fièvre ; mais il se retirait d'elle comme si elle lui avait fait mal en le touchant, et quelquefois il lui disait des paroles de reproche qu'elle ne comprenait pas.

Et tous les jours cette peine augmentait entre eux. Pendant ce temps-là le mariage de

Mariette avec Jean Aubard allait grand train, et le jour en fut fixé pour celui qui finissait le deuil de mademoiselle Blanchet. Madeleine avait peur de ce jour-là ; elle pensait que François en deviendrait fou, et elle voulait l'envoyer passer un peu de temps à Aigurande, chez son ancien maître Jean Vertaud, pour se dissiper. Mais François ne voulait point que la Mariette pût croire ce que Madeleine s'obstinait à penser. Il ne montrait nul ennui devant elle. Il parlait de bonne amitié avec son prétendu, et quand il rencontrait la Sévère par les chemins, il plaisantait en paroles avec elle, pour lui montrer qu'il ne la craignait pas. Le jour du mariage, il voulut y assister ; et comme il était tout de bon content de voir cette petite fille quitter la maison et débarrasser Madeleine de sa mauvaise amitié, il ne vint à l'idée de personne qu'il s'en fût jamais coiffé. Madeleine même commença à croire la vérité là-dessus, ou à penser tout au moins qu'il était consolé. Elle reçut les adieux de Mariette avec son bon cœur accoutumé, mais comme cette jeunesse avait gardé une pique contre elle à cause du Champi, elle vit bien qu'elle en était quittée sans regret ni bonté. Coutumière de chagrin qu'elle était, la bonne

Madeleine pleura de sa méchanceté et pria le bon Dieu pour elle.

Et quand ce fut au bout d'une huitaine, François lui dit tout d'un coup qu'il avait affaire à Aigurande, et qu'il s'en allait y passer cinq ou six jours, de quoi elle ne s'étonna point et se réjouit même, pensant que ce changement ferait du bien à sa santé, car elle le jugeait malade pour avoir trop étouffé sa peine.

Tant qu'à François, cette peine dont il paraissait revenu lui augmentait tous les jours dans le cœur. Il ne pouvait penser à autre chose, et qu'il dormît ou qu'il veillât, qu'il fût loin ou près, Madeleine était toujours dans son sang et devant ses yeux. Il est bien vrai que toute sa vie s'était passée à l'aimer et à songer d'elle. Mais jusqu'à ces temps derniers, ce pensement avait été son plaisir et sa consolation au lieu que c'était devenu d'un coup tout malheur et tout désarroi. Tant qu'il s'était contenté d'être son fils et son ami, il n'avait rien souhaité de mieux sur la terre. Mais l'amour changeant son idée, il était malheureux comme une pierre. Il s'imaginait qu'elle ne pourrait jamais changer comme lui. Il se reprochait d'être trop jeune, d'avoir été connu trop malheureux et trop enfant, d'avoir donné trop de peine et d'ennui à cette pauvre femme, de ne lui être point un sujet de fierté, mais de souci et de compassion. Enfin, elle était si belle et si aimable dans son idée, si au-dessus de lui et si à désirer, que, quand elle disait qu'elle était hors d'âge et de beauté, il pensait qu'elle se posait comme cela pour l'empêcher de prétendre à elle.

Cependant la Sévère et la Mariette, avec leur clique, commençaient à la déchirer hautement à cause de lui, et il avait grand peur que le scandale lui en revenant aux oreilles, elle n'en prit de l'ennui et souhaitât de le voir partir. Il se disait qu'elle avait trop de bonté pour le lui demander, mais qu'elle souffrirait encore pour lui comme elle en avait déjà souffert, et il pensa à aller de-